

Le son de sa voix fit tressaillir M. de Célival :

“ Quelle est donc ma faiblesse ! se dit-il en lui-même. Ne puis-je voir, ne puis-je entendre un adolescent de cet âge sans qu'il me rappelle mon fils ?... Mais cette voix touchante, cet extérieur prévenant, cet air doux et modeste !... Ah ! Félix, si violent, si opiniâtre, si indocile, Félix, hélas ! n'était point ainsi...”

Puis, s'adressant au jeune homme :

“ Quel est votre nom ?

—Eugène. (Il disait vrai ; son acte de naissance portait les noms de Félix-Eugène.)

—Où demeure votre père ?

—A quelques lieues de la ferme de M. Dulac.

—Que fait-il ?

—Il cultive un jardin.

—Avez-vous encore votre mère ?

—Je l'ai perdue.

—Quel âge avez-vous ?

—Dix-neuf ans.

—Ah ! ce serait son âge.”

A ces mots, ne pouvant résister à la violence de ses émotions, M. Célival s'enfonça dans les sombres allées d'un de ses bosquets, et ne reparla pas à Félix de toute la journée. Il ordonna à son vieux domestique d'installer le jeune homme dans un petit pavillon attenant au château : une femme de confiance fut chargée de préparer ses aliments et de soigner son modeste intérieur ; et, dès le soir, il entra en fonction.

Plongé dans une mélancolie profonde qu'il se plaisait à nourrir, M. de Célival parlait peu à son jeune jardinier, dont les traits et la voix éveillaient en lui de douloureux souvenirs. Mais, toujours occupé de son propre travail, il le quittait de temps en temps pour aller considérer celui de Félix, à qui il se plaisait à témoigner sa satisfaction. Du reste, il le faisait surveiller avec soin ; sans cesse il s'informait de lui : tout ce qu'on lui rapportait de sa conduite, de son caractère, de son assiduité au travail, le charmait. Souvent, en passant auprès de lui, il le regardait avec un sourire bienveillant, et tous les jours il s'attachait à lui davantage.

Félix s'apercevait avec bonheur qu'il faisait sans cesse de nouveaux progrès dans l'estime et dans l'affection de son père. Il voyait s'approcher le jour où il pourrait enfin révéler son secret. Les lettres fréquentes de M. Dulac animaient son courage et entretenaient son espoir.

Le temps s'écoulait rapidement, et le moment de l'épreuve décisive approchait : les vacances allaient commencer, et l'on attendait au château Mme de Célival avec son fils.

Félix, en sondant son propre cœur, n'y trouvait plus aucune trace des passions qui l'avaient rendu si malheureux : haine, défiance, emportements, jalousie, tout avait disparu : il n'aspirait plus qu'à se montrer fils pieux et docile, frère généreux et tendre, et, quant à l'antipathie de sa belle-mère (si cette antipathie existait encore), sa ferme intention était de ne rien négliger pour la vaincre, ou s'il n'y parvenait pas, de la supporter sans s'irriter ni se plaindre.

Mme de Célival arriva au château avec Alphonse. Oh ! combien Félix fut ému ! A la vue de sa belle-mère, il éprouva un sentiment de bienveillance mêlé de respect et de regret ; à la vue de son frère, il fut comme ravi de joie : c'était un charmant collégien de quatorze ans, qui venait de terminer sa troisième ; tout en lui respirait la franchise et la douceur. Impatient d'avoir un prétexte pour le voir de près, Félix courut au jardin cueillir des fleurs ; et, entrant dans le salon où la famille était réunie, il vint saluer Mme de Célival avec respect, et lui présenta un bouquet.

Mme de Célival, en recevant les fleurs, regarda le jardinier d'un air surpris :